

KLEIN Mélanie

On a longtemps localisé les travaux de Mélanie Klein dans le domaine de la psychanalyse des enfants, tenue pour une application et une spécialisation " impure " de la psychanalyse proprement dite. C'est seulement depuis quelque temps, surtout en France, que partisans comme détracteurs y voient la contribution à la pensée psychanalytique la plus originale et la plus féconde depuis Freud. On peut rejeter la machinerie du " système kleinien " - comme toujours, plus écrasante chez les disciples que chez l'inventeur - mais l'on s'accorde à reconnaître sa vocation : tout au long de son œuvre s'effectue une recherche spécifiquement analytique, où le désir de s'aventurer " plus loin ", " plus profond ", est inséparable d'une exigence de formulation conceptuelle. Pour elle, investigation théorique et dévoilement des modalités les plus " archaïques " de l'inconscient - mécanismes et fantasmes - vont de pair.

Le " privilège " de l'analyse d'enfants

Mélanie Klein, née à Vienne, reçut sa formation analytique - conjonction rare - de Sandor Ferenczi (Budapest) et de Karl Abraham (Berlin). Après la mort de ce dernier (1925), elle se rendit, sur l'invitation d'Ernest Jones, à Londres où elle resta jusqu'à sa mort. C'est au sein de la Société britannique de psychanalyse que ses idées et sa technique ont fait l'objet des débats les plus passionnés : " kleiniens " et " anti-kleiniens " évitèrent pourtant la " scission " ouverte.

La première rencontre, décisive, fut pour Mélanie Klein celle de l'enfant. Elle sut y trouver le point d'appui d'un long et courageux affrontement avec la propre fille du Maître, Anna Freud. Celle-ci estimait que la psychanalyse était devenue assez assurée de ses fondements théoriques et techniques pour chercher à s'appliquer aux enfants : Freud avait découvert la névrose infantile, on pouvait s'attaquer maintenant directement à la névrose de l'enfant. Elle voyait là - partageant en cela l'illusion, commune dans les années vingt, du pouvoir prophylactique de la psychanalyse - une tâche essentielle, mais qui n'était réalisable qu'au prix d'un certain nombre d'aménagements. L'enfant ne remplissait pas en effet, selon elle, les conditions de l'analyse classique dont le modèle s'était constitué à partir de cas d'adultes : les obstacles tenaient à sa situation (dépendance effective et actuelle vis-à-vis des parents) comme à son degré de développement (insuffisance du contrôle des pulsions, relative méconnaissance des exigences de la réalité) ; ces données objectives retentissaient sur la cure : difficulté à suivre la règle de " libre association ", impossibilité de tenir pour manifestations de transfert ce qu'éprouve l'enfant vis-à-vis du thérapeute.

Anna Freud était donc conduite à subordonner la visée psychanalytique au souci pédagogique et à se poser en " objet de réalité ". C'est moins par une contre-argumentation que par une interprétation et un parti pris que répond Mélanie Klein : interprétation des réticences d'Anna Freud comme témoignant d'une résistance devant le complexe d'Œdipe en action, pourrait-on dire ; parti pris de mettre à l'épreuve déconcertante de la parole de l'enfant la théorie et la méthode analytiques, au lieu de chercher à définir les conditions auxquelles l'analyse d'enfants devrait satisfaire. Dans ce débat d'allure technique, ce sont en réalité deux éthiques qui s'opposent : pour Anna Freud, il s'agit en fin de compte de faire rejoindre à l'enfant - être négatif et dépendant - la pleine positivité, l'autonomie supposée de l'adulte, alors que Mélanie Klein vise d'abord à dévoiler chez l'enfant une réalité psychique et à y mesurer le savoir adulte. Pour se donner les moyens de son investigation, Mélanie Klein recourt principalement à la technique de jeu déjà utilisée par H. Hug-Hellmuth. Elle met à la disposition de ses jeunes

patients toute une série de jouets (autos, trains, figurines, etc.) et d'instruments (crayons, ciseaux, ficelles), trouvant dans le déroulement des séquences du jeu et dans le traitement des objets (choix, rejet, hésitations, commentaires) un équivalent du discours associatif du patient adulte. C'est ce matériel qu'elle interprète en se référant systématiquement aux coordonnées majeures de la technique analytique : résistance, transfert, dynamique inconsciente.

Dissipons ici un malentendu : la play therapy n'est donc pas une fin en soi pour Mélanie Klein. Elle n'y voit pas un mode d'expression, au sens strict du terme : décharge, libération des affects, mais un mode de représentation d'un monde - d'un théâtre - intérieur.

L'idée qui fonde une telle technique est que ce mode de représentation est plus proche de l'inconscient de l'enfant que le langage verbal et, plus fondamentalement, qu'il est le langage même de l'inconscient, le présumé étant - au-delà des problèmes techniques spécifiques à la psychanalyse infantile - qu'il est possible d'établir une jonction directe avec l'inconscient. Le " privilège " de l'analyse d'enfants serait de nous rendre contemporains de l'inconscient originaire, et, à la limite, de sa naissance. On est loin ici, malgré les apparences, de la conception commune que paraissait confirmer la différence posée par Freud dans L'Interprétation des rêves entre les rêves d'enfants et les rêves d'adultes : dans les premiers, le désir s'énoncerait et s'accomplirait sans les détours, les déplacements, les compromis, les retournements que connaissent les seconds. Ce que découvre d'emblée Mélanie Klein chez l'enfant, c'est, tout au contraire, selon ses propres termes, " l'image d'un monde d'une complexité extraordinaire ". Loin de rencontrer, par exemple, des désirs qui tendraient naturellement à la satisfaction, s'ils n'étaient frustrés par les exigences de la réalité ou des parents, elle se heurte à un surmoi infantile d'une sévérité, voire d'une cruauté, contredite radicalement par les objets d'amour réels.

La psychanalyse kleinienne

On peut voir dans la portée reconnue à cette découverte clinique le point de départ des remaniements que l'œuvre de Mélanie Klein apportera progressivement à la théorie freudienne classique. Indiquons seulement les traits les plus marquants : - **Précocité du surmoi**, classiquement défini depuis Freud comme l'" héritier du complexe d'Œdipe ", alors que Mélanie Klein le voit à l'œuvre dès les premiers mois comme instance interne destructrice. Ses modalités et ses contenus varient au cours des étapes successives du développement pulsionnel ; il reste " inaltérable dans son fond ".

- **Précocité du conflit œdipien**, dont la structure triangulaire peut être retrouvée bien avant que ne s'institue la phase génitale et que ne soient pris en considération des objets " totaux " : seuls sont en cause des objets " partiels " (sein, fèces, pénis), entre lesquels s'opère tout un jeu d'équivalences. Notons ici la position particulière qu'occupe Mélanie Klein dans le débat psychanalytique quant à l'importance de la phase préœdipienne de relation duelle avec la mère : pour elle, sans qu'il y ait alors intervention du père comme agent d'interdiction, trois termes sont pourtant présents (enfant, corps maternel, pénis).

- **Fonction centrale des objets pulsionnels** ressentis comme " bons " ou " mauvais ", non seulement dans la vie fantasmatique, mais aussi pour la constitution même du sujet. En effet, si les guillemets indiquent leur caractère fantasmatique - déformé par rapport à l'objet externe (le sein, par exemple) -, ils n'en sont pas moins traités comme s'ils offraient une consistance réelle quant au psychisme. L'objet, bon ou mauvais, est doté de pouvoirs semblables à ceux

d'une personne (" mauvais sein persécuteur ", " bon sein rassurant ", lutte des bons et des mauvais objets à l'intérieur du corps, etc.).

- **Dégagement de modalités précoces de relations d'objet**, qualifiées non de stades d'organisation libidinale mais de positions : la position paranoïde et la position dépressive. Ces positions, que Mélanie Klein situe dans les premiers mois de l'existence, ne se limitent pas à cette période ; elles se retrouvent ultérieurement dans les états psychotiques correspondants. Elles se caractérisent par des angoisses intenses (persécutrice : destruction par le mauvais objet ; dépressive : danger de détruire et de perdre la mère du fait de sa propre hostilité) et des modes de défense spécifiques. La position dépressive - le fait de la surmonter et d'abord de la vivre -, en tant qu'elle suppose l'instauration d'un objet total susceptible d'être introjecté, joue un rôle décisif dans la dialectique des bons et des mauvais objets, partant, dans le développement du moi.

- La théorie, progressivement dégagée, des positions paranoïde et dépressive fait apparaître la fonction de divers mécanismes de défense primaires, repérés particulièrement dans la psychose : clivage de l'objet, introjection, projection, déni de réalité, contrôle omnipotent de l'objet, réparation, etc. Mélanie Klein a pu retrouver de tels mécanismes, hors de la vie émotionnelle de l'enfant et du psychotique, dans des états normaux (ainsi le rôle de la réparation dans le deuil et l'activité esthétique) et dans des processus sociaux.

- **Le dualisme des pulsions libidinales et des pulsions agressives** est sans cesse affirmé : il y a un " manichéisme " kleinien ; la pulsion de mort est reconnue à l'œuvre dès l'origine de l'existence humaine en tant qu'elle menace le sujet lui-même, induisant l'angoisse d'être désintégré et annihilé.

© 1995 Encyclopædia Universalis France S.A. Tous droits de propriété intellectuelle et industrielle réservés.